

COMPTES RENDUS

intellectuelles du droit comme catégorie sociale de la pensée.

En pratique, le livre de Charles M. Radding n'arrive peut-être pas toujours à la hauteur de ses ambitions. Les défaillances de la documentation, aggravées par les lacunes de la bibliographie, prêtent le flanc à la critique. En matière d'histoire culturelle médiévale, le désir de relire les textes d'un œil neuf ne dispense pas de la plus grande rigueur dans la recherche des sources et des datations exactes. Dans sa volonté sympathique de prendre le contrepied des idées admises, Charles M. Radding a sans doute été parfois trop loin ou trop vite ; du moins a-t-il rouvert un chantier qui devrait attirer d'autres chercheurs.

Jacques VERGER

1. A. GOURON, *La science juridique française aux XI^e et XII^e siècles : diffusion du droit de Justinien et influences canoniques jusqu'à Gratien*, Milan, *Ius Romanum Medii Aevi*, I, 4 d-e, 1978.

2. L. SCHMUGGE, « *Codicis Iustiniani et Institutionum Baiulus*. Eine neue Quelle zu Magister Pepo von Bologna », dans *Ius Commune*, VI, 1977, pp. 1-9 ; P. FIORELLI, « *Clarum Bononiensium lumen* », dans *Per Francesco Calasso. Studi degli allievi*, Rome, 1978, pp. 413-459.

David LANDES, *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 1987, 622 p., xxvi planches hors texte, illustr., carte et index.

En nous donnant cette histoire de l'horlogerie, l'auteur de *L'Europe technicienne* veut saisir « l'occasion, fort rare, d'étudier la naissance, la maturité et l'obsolescence d'une grande branche d'industrie manufacturière ». Mais le dessein de cette incursion dans l'histoire des techniques ne lui est pas venu par pure nécessité intellectuelle. Il

faut lire les pages de la préface dans laquelle il raconte avec franchise et humour son émerveillement devant la montre ancienne à sonnerie de Carlo Cipolla, son envie d'en acquérir une semblable (ce sera à Paris, en 1972), et finalement sa découverte du marché des montres anciennes et de l'univers des experts et des collectionneurs. L'histoire des techniques doit trop à ceux-ci, et les historiens reconnaissent leur dette de trop mauvais gré, pour que ce petit récit, qui n'est pas qu'anecdotique, ne soit pas salué au passage.

L'heure qu'il est est divisé en trois parties. La première reprend la grande question des origines de l'horloge mécanique et de la spécificité européenne de cette invention. La seconde traite des innovations techniques et scientifiques jusqu'au début du XIX^e siècle. La troisième est une histoire de l'industrie horlogère du Moyen Âge à la révolution du quartz. Elle nous raconte les corporations urbaines des XV^e-XVII^e siècles (en Allemagne surtout), la naissance et le déclin d'une industrie de prestige (c'est la période de la prééminence anglaise au XVIII^e siècle), puis le développement d'une industrie de masse (un quasi-monopole suisse, partagé ensuite avec les États-Unis). Je ne puis songer à présenter ici une analyse détaillée d'un ouvrage aussi ample. Je vais donc me borner à donner quelques impressions de lecture, partielles, et peut-être, je le crains, un peu partiales.

Ma première impression, c'est qu'il y a plusieurs histoires entremêlées dans le récit de David Landes. Il y a une histoire de la mesure du temps, qu'il faudrait du reste subdiviser en deux : le repérage de *l'heure qu'il est*, et la mesure de la durée, qui sont scientifiquement et techniquement deux problèmes différents. Il y a une histoire des horloges en tant qu'appareils de mesure, et principalement de leurs mécanismes. Une histoire des horloges en tant qu'objets d'art et de décoration. Une histoire des usages sociaux du temps (dont la ponctualité n'est qu'un aspect) ; une histoire économique et sociale de l'horlogerie, etc. Or ces différentes histoires, dirait-on, se déroulent de

façon assez indépendante les unes des autres, et ne se rejoignent qu'exceptionnellement.

Soit par exemple la question des rapports entre la précision des horloges (mesure du temps) et la ponctualité (usage social). Pour que ces rapports existent, il faut que les horloges et les montres soient plus précises que les autres moyens de repérage du temps, sans nécessairement être d'une précision excessive qui n'est qu'un « luxe psychologique » : en pratique, une à deux minutes par jour. Et il faut surtout qu'horloges et montres soient assez bon marché pour qu'une grande partie de la population puisse en posséder. Or, c'est seulement de Huygens (1675) à l'apparition du quartz que ces conditions se réalisent. Avant le spiral réglant « qui a jeté les bases matérielles de ce que nous considérons encore aujourd'hui comme la ponctualité », les horloges sont trop capricieuses et trop coûteuses pour fournir une heure socialement utile. Et depuis le quartz, la précision des mouvements dépasse très largement le nécessaire, et n'est donc plus un enjeu commercial. Aussi n'est-ce pas un hasard si, dans les deux cas, la fonction de décoration et de parure passe au premier plan : les montres dont on change comme de vêtements rejoignent les horloges extraordinairement décorées qui ornaient les intérieurs princiers au xvii^e siècle. En tant qu'instruments dont la valeur dépend directement de leur précision, les horloges et les montres n'auront existé qu'à peine trois siècles, en fin de compte.

Mais du même coup, nous voyons combien la fonction de décoration a été essentielle dans toute l'histoire de l'horlogerie. « Jouets, ornements et choses sérieuses », tel est le titre du chapitre 6, un des plus stimulants et des plus discutables du livre de David Landes. Car, bien sûr, jouets et ornements sont des choses sérieuses. Du xv^e siècle au xviii^e siècle, les horloges et les montres sont de merveilleux jouets d'artifice, compliqués d'automates et de sonneries, surchargés de dorures et de bijoux. Mais je ne suis pas d'accord avec

les termes de « déviation technique », de « magnifique impasse » et de « somptueux maréage » qu'emploie l'auteur pour désigner cette exubérance mécanique et ornementale. Car sans cette exubérance, y aurait-il eu un marché pour les horloges, je veux dire un marché assez large pour donner naissance à un artisanat spécialisé ? Et sans artisanat, où donc les progrès dans la mesure mécanique du temps auraient-ils pu s'effectuer ?

L'étrange idée que de vouloir que seules les choses sérieuses soient sérieuses ! Alors que l'histoire des techniques (et, je crois bien, l'histoire tout court) nous donne si souvent des exemples du contraire. L'aviation à ses débuts n'a certes pas été une chose sérieuse, à telle enseigne que les frères Wright furent obligés de venir en France pour trouver d'autres merveilleux fous volants, capables de s'intéresser à leur drôle de machine. Et il se passera ensuite près de trente ans avant que les États-Unis, pays aux dimensions du transport aérien s'il en est, ne prennent l'aviation au sérieux. Je crains que les historiens du xxvii^e siècle, trouvant cette histoire peu vraisemblable, ne lui préfèrent une version plus rationnelle, faisant naître l'aviation en Amérique parce que c'est manifestement dans ce pays qu'on en avait le plus besoin. C'est en tout cas le même genre de préférence, me semble-t-il, qui a conduit David Landes à reprendre la théorie monastique de l'origine de l'horloge mécanique dans sa première partie.

On sait en quoi consiste cette théorie : l'horloge mécanique aurait été inventée dans les monastères parce que les moines en avaient « besoin » pour marquer les heures de leurs prières. L'idée est ancienne, puisque d'après David Landes lui-même, on la trouve dans Du Cange au xvii^e siècle. Seulement, elle n'a jamais rien donné d'intéressant, et voici vingt-cinq ans, P. Mesnage la considérait déjà comme sans valeur. J'avoue mal comprendre pourquoi David Landes a cru bon d'y revenir, d'autant qu'aucun des faits et des arguments qu'il avance en sa faveur ne m'a paru

COMPTES RENDUS

nouveau ni convaincant. Il est peut-être vrai que le Moyen Age a développé une nouvelle sensibilité temporelle. Mais il ne suffit pas, pour l'établir, de rassembler des citations littéraires sur des thèmes aussi généraux que la diligence et l'oisiveté, la nostalgie du temps qui passe ou l'imminence de la mort. Et quoi qu'il en soit, ce n'est pas avec une sensibilité nouvelle qu'on peut expliquer une invention mécanique, puisque c'est de cela qu'il s'agit (la Grande Invention, les majuscules sont de David Landes). L'homme n'invente pas *ex nihilo* : il n'y a pas d'autre moyen, pour rendre compte d'une invention mécanique, que de retrouver les éléments mécaniques antécédents à l'aide desquels elle a été conçue. Sur ce plan, seul le hasard des découvertes nouvelles pourra faire avancer les choses. Or il s'en est produit ces dernières années, qui ne vont pas dans le sens de l'hypothèse monastique. C'est par exemple la découverte d'un nouveau fragment de calendrier mécanique grec des ^v^e ou ^{vi}^e siècles. C'est surtout la remarque, par A. Laurink-Ferguson, que les réparateurs et les fabricants d'horloges au ^{xiv}^e siècle étaient souvent aussi des fabricants d'arbalètes, et que la détente de l'arbalète est un mécanisme voisin de l'échappement à *strob* employé dans quelques-unes des premières horloges médiévales.

Ces découvertes ne suffisent certes pas à résoudre le problème, mais elles montrent la voie : la solution viendra d'une meilleure connaissance d'ensemble de la mécanique médiévale, pas de spéculations hasardeuses sur les besoins et les sensibilités. Ce point de discussion me paraît essentiel, cependant, parce qu'il est au centre des relations difficiles, nourries de malentendus, entre histoire des techniques et histoire, non pas sociale (quelle histoire ne l'est pas ?), mais sociologique ou économique. « Pourquoi des horloges ? Qui en a besoin ? », telle est la toute première question que se pose David Landes. La réponse qu'il lui donne va alors de soi : « La sensibilité temporelle a précédé l'invention de l'horloge mécanique. Je dirais : en a inspiré l'idée et l'a

engendrée ». Qui ne voit que cette réponse était contenue dans la question ? Et s'il fallait en donner une preuve, je citerais cette phrase extraordinairement significative qui figure page 538 de l'édition de 1969 de *The Unbound Prometheus* : « On peut désormais passer commande d'un progrès technique et scientifique comme on passe commande d'une marchandise ». La voilà bien, la Grande Illusion (les majuscules sont de moi, cette fois), selon laquelle une société produit les innovations à son gré, en quelque sorte. L'invention est bien un fait social, personne ne le conteste. Mais ses déterminations sont irréductibles à cet économisme plat. Ne serait-ce, comme vient de nous le rappeler Jacques Perriault, que parce que les inventeurs sont le plus souvent incapables de prévoir correctement l'« utilité » future de leurs inventions¹. L'invention de l'horloge a été la matérialisation d'un rêve. Un rêve aussi ancien et universel que l'humanité, peut-être, et qui pour cette raison ne peut guère être objet d'histoire. Ce qui peut être objet d'histoire, c'est de savoir quand, où, comment, et sous quelle forme cette matérialisation est devenue effective, et quelles en ont été les conséquences. Ce programme, David Landes l'a rempli de manière remarquable pour la grande époque de l'horlogerie mécanique, disons du ^{xv}^e siècle au milieu du ^{xx}^e siècle. Et c'est pour cette raison que, malgré les critiques que j'ai faites, son livre restera comme un grand livre. Il est seulement dommage que la première partie, sur les origines médiévales, affaiblisse sa crédibilité.

Un mot encore pour finir. L'illustration est superbe. Quel dommage que la traduction soit si médiocre ! N'a-t-on jamais appris aux traducteurs à se méfier des anglicismes et des faux-amis ?

François SIGAUT

1. Jacques PERRIAULT, *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris, Éditions Flammarion, 1989.